

Henning Mankell, né en 1948, est romancier et dramaturge. Depuis une dizaine d'années, il vit et travaille essentiellement au Mozambique – « ce qui aigüise le regard que je pose sur mon propre pays », dit-il. Il a commencé sa carrière comme auteur dramatique, d'où une grande maîtrise du dialogue. Il a également écrit nombre de livres pour enfants, couronnés par plusieurs prix littéraires, qui soulèvent des problèmes souvent graves et qui sont marqués par une grande tendresse. Mais c'est en se lançant dans une série de romans policiers centrés autour de l'inspecteur Wallander qu'il a définitivement conquis la critique et le public suédois. Cette série, pour laquelle l'Académie suédoise lui a décerné le Grand Prix de littérature policière, décrit la vie d'une petite ville de Scanie et les interrogations inquiètes de ses policiers face à une société qui leur échappe. Il s'est imposé comme le premier auteur de romans policiers suédois. En France, il a reçu le prix Mystère de la Critique, le prix Calibre 38 et le Trophée 813.

Henning Mankell

L'HOMME
INQUIET

R O M A N

*Traduit du suédois
par Anna Gibson*

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL

Den orolige mannen

ÉDITEUR ORIGINAL

Leopard Förlag, Stockholm

© original : 2009, Henning Mankell

ISBN original : 978-91-7343-265-4

Cette traduction est publiée en accord avec l'agence littéraire
Leonhardt & Høier, Copenhague

ISBN 978-2-0211-7883-8

(ISBN 978-2-02-101878-4, 1^{re} publication)

© Éditions du Seuil, 2010, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Un être humain laisse toujours des traces.
Nul ne peut davantage vivre sans son ombre...
On oublie ce dont on veut se souvenir
et on se souvient de ce qu'on préférerait oublier...

TEXTES PEINTS À LA BOMBE SUR DES FAÇADES À NEW YORK

Prologue

L'histoire débute par un accès de rage.

Un grand silence matinal régnait dans l'immeuble du gouvernement juste avant cet éclat – provoqué par un rapport remis la veille au soir et que le Premier ministre lisait à présent dans son bureau.

C'était le début du printemps 1983, à Stockholm ; une brume poisseuse plombait la ville et les arbres n'avaient pas encore commencé à bourgeonner. À Rosenbad, siège de l'exécutif, on parlait souvent de la pluie et du beau temps, comme sur n'importe quel lieu de travail, et pour s'informer des prévisions on consultait Åke Leander. Celui-ci officiait dans le saint des saints en qualité de gardien et, de l'avis général, c'était un as de la météo.

Quelques années plus tôt, il s'était vu octroyer un titre plus ronflant, peut-être « agent d'accueil et d'information », ou autre chose dans le même esprit. Pour sa part, il s'intitulait toujours gardien et n'avait ni désir ni besoin d'une nouvelle étiquette.

Åke Leander avait toujours été là, dans la proximité immédiate des Premiers ministres et directeurs de cabinet successifs. Conscientieux et discret, il faisait pour ainsi dire partie des meubles. En plaisantant quelqu'un avait suggéré qu'à sa mort il soit canonisé et devienne le saint patron des services du gouvernement ; ainsi son aimable fantôme continuerait-il de veiller sur leurs

efforts communs pour diriger ce pays qui avait nom Suède.

Ses vastes connaissances météorologiques tenaient à une passion qui occupait tous ses loisirs. Célibataire, Åke Leander habitait un petit appartement à Kungsholmen d'où il communiquait avec ses innombrables amis, qui formaient ensemble un réseau mondial de radioamateurs enthousiastes. Il avait depuis longtemps mémorisé tous les codes et abréviations en vigueur dans le jargon. Par exemple, QRT signifiait « cessez la transmission » ; AURORA désignait une modulation déformée par les aurores boréales dans les liaisons à grande distance. Chaque soir ou presque, il coiffait son casque et envoyait son QRZ : « Vous êtes appelé par... » suivi de son nom. Une légende remontant à un passé lointain voulait que le Premier ministre de l'époque ait eu besoin de connaître, pour on ne sait quelle raison, l'état de la météo au mois d'octobre et de novembre sur Pitcairn Island – cette île du Pacifique où les marins du *Bounty* s'étaient mutinés contre le capitaine Bligh avant de mettre le feu au navire et de rester là pour toujours. Åke Leander avait pu communiquer l'information au Premier ministre dès le lendemain. Et il n'avait posé aucune question. C'était, on l'a dit, un homme excessivement discret.

Pour ce qui est des contacts à l'international, personne ne peut se mesurer à Åke, y compris au ministère des Affaires étrangères. Voilà ce qu'on chuchotait, avec une pointe de malignité, lorsqu'il passait de son pas lent dans les couloirs.

Mais, en l'occurrence, pas même Åke Leander n'aurait pu prévoir la tempête qui allait d'un instant à l'autre déchirer le silence du cabinet ministériel.

Après avoir tourné la dernière page, le Premier ministre se leva et s'approcha d'une fenêtre. Des mouettes tourbillonnaient dehors dans le ciel gris.

Il s'agissait des sous-marins. Ces maudits sous-marins qui, à l'automne 1982, moins d'un an plus tôt, se seraient infiltrés dans les eaux territoriales suédoises au moment même où étaient proclamés les résultats des élections législatives. La droite s'étant retrouvée en minorité après avoir perdu un certain nombre de sièges, le président du Parlement avait chargé Olof Palme de former un nouveau cabinet. Celui-ci avait aussitôt nommé une commission chargée d'enquêter sur ces sous-marins qu'on n'avait jamais pu contraindre à faire surface. Et voilà que ladite commission, présidée par Sven Andersson, avait remis son rapport. Olof Palme venait de le lire. Il n'y entendait rien. Les conclusions de ses auteurs étaient totalement incompréhensibles. Et cela le mettait hors de lui.

Il faut noter que ce n'était pas la première fois qu'Olof Palme s'énervait contre Sven Andersson. À vrai dire, son antipathie remontait à loin, plus précisément à un jour de juin 1963, juste avant la Saint-Jean, lorsqu'un homme bien mis, cinquante-sept ans, cheveux gris et costume impeccable, avait été arrêté sur le pont de Riksbrown, en plein centre de Stockholm. L'opération avait été menée de façon si fluide qu'aucun passant ne s'aperçut de rien. Cet homme s'appelait Stig Wennerström, il était colonel de l'armée de l'air et, à compter de cet instant sur le pont, officiellement inculpé d'espionnage aggravé pour le compte de l'Union soviétique.

Le Premier ministre de l'époque, Tage Erlander, revenait au pays après une semaine dans le village de vacances de Riva del Sole, création de la coopérative suédoise Reso sur la côte toscane, en Italie. Assailli par les journalistes à sa descente d'avion, il fut pris totalement au dépourvu ; il ne savait rien au sujet de cette arrestation ni même d'un colonel suspect nommé Wennerström. Il était possible que ce nom eût été mentionné

une ou deux fois par son ministre de la Défense, lors des rapports oraux informels que celui-ci lui délivrait régulièrement en tête à tête. Mais rien d'important, rien de mémorable. Il faut dire qu'à cette époque, les soupçons d'espionnage prosoviétique flottaient en permanence à la surface des eaux troubles de ce marécage que l'on nommait la guerre froide. La réaction de Tage Erlander à sa descente de l'avion laissa donc beaucoup à désirer. Lui qui avait occupé la fonction de Premier ministre de façon ininterrompue pendant près de dix-sept ans fit ce jour-là figure d'imbécile, incapable de répondre aux questions dans la mesure où aucun membre du gouvernement, à commencer par son ministre de la Défense, Sven Andersson, n'avait pris la peine de l'informer de quoi que ce soit. La dernière partie du voyage, une petite demi-heure de vol entre Copenhague et Stockholm, aurait pourtant suffi à le préparer à affronter la meute. Mais personne n'avait eu l'idée de venir l'accueillir à Kastrup et de l'avertir dans l'avion.

Au cours des jours suivants, Erlander faillit démissionner de son poste de Premier ministre et de chef du parti social-démocrate. Jamais encore il n'avait été à ce point déçu par ses collègues de l'exécutif. Et Olof Palme, qui passait déjà à cette époque pour être son successeur désigné, partageait sa colère contre cette nonchalance sans pareille qui avait permis la déconfiture erlandérienne. *Olof Palme veille sur son maître comme un molosse enragé*, disait-on dans les cercles proches du pouvoir. Personne n'aurait eu l'idée de démentir cette comparaison.

Olof Palme ne put jamais pardonner à Sven Andersson l'humiliation infligée à Erlander.

Plus tard, beaucoup s'interrogèrent sur la raison pour laquelle il l'avait néanmoins toujours inclus dans ses cabinets successifs. Cette raison n'était pourtant pas difficile à comprendre. S'il avait pu, il l'aurait évincé ;

mais c'était impossible. Sven Andersson était un homme très influent dans les sections locales. Et, de plus, fils d'ouvrier. Palme, lui, était lié à la vieille noblesse balte, comptait plusieurs officiers dans sa famille – lui-même était d'ailleurs officier de réserve – et incarnait, autant par sa personne que par ses origines, la classe supérieure fortunée. Il n'avait pas le moindre enracinement dans la base. Olof Palme était un transfuge. Sans doute sincère dans ses convictions, il n'en restait pas moins une sorte de pèlerin politique en éternelle visite chez les sociaux-démocrates.

Åke Leander, qui passait devant le bureau du chef du gouvernement avec, à la main, un mémo rageur sur le thème des fonctionnaires qui oubliaient de fermer les portes derrière eux en partant le soir, entendit l'orage éclater à travers la cloison. Il s'immobilisa, puis reprit sa progression comme si de rien n'était.

Olof Palme était tourné vers Sven Andersson, qui courbait l'échine sur le canapé gris du coin salon. Palme était écarlate, on voyait ses bras agités de ces curieux soubresauts qui signalaient, chez lui, les accès de fureur et il aboyait plus qu'il ne parlait.

– Ce rapport n'avance pas la moindre preuve ! C'est un tissu d'affirmations sans fondement et de sous-entendus équivoques proférés par des officiers de marine qui n'ont pas un gramme de loyauté dans le corps et qui se paient la tête de ce gouvernement. C'est une enquête mort-née, qui n'aboutit à aucune conclusion claire, qui nous conduit au contraire tout droit dans le pire des marigots politiques.

Deux ans plus tôt, dans la nuit du 28 octobre 1981, un sous-marin soviétique U 137 s'était échoué sur un haut-fond du détroit de Gåsefjärden, au cœur de l'archipel de Karlskrona. Or non seulement ce détroit faisait partie

intégrante de la mer territoriale suédoise, mais c'était aussi une zone de sécurité militaire. Le commandant du sous-marin, Anatoli Michailovitch Gouchtchine, affirma avoir dévié de sa route en raison d'une défaillance du compas gyroscopique. Les officiers de marine suédois et les pêcheurs étaient, eux, de l'avis que seul un capitaine très ivre avait pu réussir le tour de force de s'enfoncer si profondément parmi les innombrables écueils de l'archipel avant de s'échouer.

Le 6 novembre, le sous-marin fut remorqué jusqu'à la limite de la zone interdite puis conduit sous escorte suédoise jusqu'à la haute mer, où il disparut. Cette fois-là, il ne faisait donc aucun doute qu'il s'agissait bien d'un bâtiment soviétique. Mais savoir si l'intrusion était délibérée ou l'effet de l'intempérance du capitaine – le débat ne fut jamais tranché. Dans la mesure où les Russes s'accrochaient à leur version d'un instrument de navigation défectueux, on crut comprendre que la seconde hypothèse était la bonne. Aucune marine de guerre qui se respecte n'avouerait de son plein gré qu'un de ses officiers était ivre à la manœuvre.

Deux ans plus tôt, il y avait donc eu des preuves. Mais où étaient-elles cette fois ?

Ce que l'ancien ministre trouva à dire pour sa défense personnelle et celle de l'enquête, personne ne le sait. Lui-même ne prit aucune note, ni pendant ni après l'entretien ; et Palme, qui devait être assassiné en 1986, n'en conserva pas davantage la moindre trace écrite.

Åke Leander ne commenta jamais, oralement ou par écrit, l'éclat de voix surpris dans le bureau du chef de l'exécutif. Début 1989, il prit sa retraite et se retira, de fait, dans son appartement auprès de ses amis des ondes, non sans avoir été chaleureusement remercié par le Premier ministre en exercice. Après sa mort discrète survenue dix ans plus tard, à l'automne 1999, personne n'eut

l'impression que son fantôme était revenu hanter le siège du gouvernement à Rosenbad.

Tout avait pourtant commencé là. L'histoire sur les dessous de la politique, le voyage en eaux troubles, où vérité et mensonge changeaient de place et où il ne serait bientôt plus possible d'atteindre la moindre clarté.

PREMIÈRE PARTIE

Immersion dans le marécage

L'année de ses cinquante-six ans, Kurt Wallander réalisa à sa propre surprise un rêve qu'il portait en lui depuis une éternité. Plus exactement depuis son divorce d'avec Mona, qui remontait à près de quinze ans maintenant. Ce rêve était de quitter l'appartement de Mariagatan, où les souvenirs douloureux étaient incrustés dans les murs, et de partir s'installer à la campagne. Chaque fois qu'il rentrait chez lui après une journée de travail plus ou moins désespérante, il se rappelait qu'il avait autrefois vécu là en famille. Il lui semblait que les meubles eux-mêmes le regardaient avec un air désolé et accusateur.

Il ne se faisait pas à l'idée qu'il continuerait à vivre là jusqu'au jour où il serait tellement vieux qu'il ne pourrait plus se débrouiller seul. Il n'avait même pas atteint la soixantaine, mais le souvenir de la vieillesse solitaire de son père le hantait. S'il avait une certitude, c'était qu'il ne voulait pas reproduire le modèle. Il lui suffisait d'apercevoir son reflet dans la glace en se rasant le matin pour constater qu'il ressemblait de plus en plus au vieux alors que, dans sa jeunesse, il avait eu plutôt les traits de sa mère. L'âge venant, son père paraissait peu à peu prendre possession de lui, tel un coureur qui serait resté longtemps embusqué dans le

peloton de queue et qui, à l'approche de la ligne d'arrivée, passait à l'attaque.

L'image du monde qu'avait Wallander était assez simple. Il ne voulait pas être un solitaire aigri, ne voulait pas vieillir seul en recevant la visite de sa fille et de temps à autre, peut-être, celle d'un ancien collègue qui se serait soudain souvenu qu'il était encore en vie. Il n'entretenait aucun espoir édifiant comme quoi Autre Chose l'attendait après la traversée du fleuve noir. Il n'y avait rien là-bas que la nuit d'où il avait émergé à sa naissance. Jusqu'à ses cinquante ans, il avait entretenu une peur confuse de la mort, et du fait de devoir *rester mort si longtemps*, pour reprendre la formule qui résumait le mieux, pour lui, son sentiment. Il avait vu trop de cadavres au cours de sa vie et rien sur leurs visages muets ne suggérait qu'un Ciel eût recueilli leur âme. Comme tant d'autres policiers, il avait assisté à toutes les variantes imaginables de la mort. Juste après son cinquantième anniversaire – célébré au commissariat par l'achat d'un gâteau et par un fade discours de la chef de police de l'époque, Lisa Holgersson, qui s'était contentée d'aligner un chapelet de platitudes – il avait commencé à évoquer dans un carnet, acquis pour l'occasion, tous les morts qui avaient un jour ou l'autre croisé son chemin. Une activité macabre, dont lui-même ne comprenait pas du tout pourquoi elle l'attirait tant. Parvenu à son dixième suicidé – un toxicomane d'une quarantaine d'années affligé de tous les problèmes qui puissent exister –, il laissa tomber. Le type, qui s'appelait Welin, s'était pendu dans le grenier de son squat. Il s'était arrangé pour se rompre les vertèbres cervicales et éviter ainsi d'être étranglé à petit feu. Le légiste avait par la suite confié à Wallander que le stratagème avait réussi, et qu'il était mort sur le coup ; ainsi cet homme avait réussi à être pour lui-même un bourreau compétent.

Après cela, Wallander avait abandonné les suicidés et consacré stupidement quelques heures à essayer de se rappeler plutôt les jeunes morts, y compris les enfants, qu'il avait vus au long de sa carrière. Mais il y renonça vite, c'était trop désagréable. Dans la foulée, il eut honte et brûla son carnet, comme s'il s'était laissé aller à un penchant pervers, un penchant défendu. Au fond, se dit-il, il était quelqu'un de foncièrement jovial. Il devait juste s'autoriser à cultiver un peu plus cet aspect de lui-même.

Mais la mort l'avait toujours accompagné. Il lui était aussi arrivé de tuer. Par deux fois. Dans les deux cas, l'enquête interne avait conclu à la légitime défense.

Ces deux êtres humains dont il avait causé la mort, c'était la croix, tout à fait personnelle, qu'il portait en lui. S'il ne riait pas souvent, il le devait à ces expériences subies malgré lui.

Un beau jour, cependant, il prit une décision cruciale. Il s'était rendu à Löderup pour discuter avec un agriculteur victime d'une agression, non loin de la maison où vivait autrefois son père. En revenant vers Ystad, il aperçut le panneau d'une agence immobilière signalant une maison à vendre au bout d'un chemin gravillonné. La décision surgit de nulle part. Il freina, fit demi-tour et emprunta le chemin. Le corps de ferme à colombages devait à l'origine former un quadrilatère tronqué, mais l'une des ailes avait disparu, peut-être suite à un incendie. Il en fit le tour. C'était une belle journée au début de l'automne. Il se rappellerait le vol d'oiseaux migrants qui était passé en ligne droite, plein sud, juste au-dessus de sa tête. A priori seul le toit avait besoin d'être refait. La vue qu'on avait depuis la maison était éblouissante. On devinait la mer au loin, peut-être même distinguait-il la forme d'un ferry arrivant de Pologne, en route vers Ystad. Cet

après-midi-là, au mois de septembre 2003, il entama en quelques instants une histoire d'amour avec la maison solitaire.

Il remonta dans sa voiture et se rendit tout droit chez l'agent immobilier à Ystad. Le prix n'était pas si élevé qu'il ne puisse prendre un crédit dont il aurait les moyens de rembourser les traites. Dès le lendemain, il était de retour sur les lieux en compagnie de l'agent, un jeune homme qui s'exprimait d'une voix forcée et donnait l'impression d'être complètement ailleurs. La maison, expliqua-t-il à Wallander, appartenait à un jeune couple originaire de Stockholm qui avait choisi de s'installer en Scanie ; mais ils ne l'avaient même pas encore meublée qu'ils décidaient de se séparer. En parcourant les pièces vides, Wallander sentit qu'il n'y avait rien de caché dans ces murs-là qui fût de nature à l'effrayer. Et le plus important de tout, qui ressortait très clairement des explications de l'agent : il allait pouvoir emménager tout de suite. Le toit tiendrait le coup quelques années encore, avec un peu de chance. La seule urgence était de repeindre certaines pièces et de remplacer la baignoire ; voire d'acheter une gazonnière neuve. Mais la chaudière avait quinze ans d'âge, la plomberie et l'électricité à peine davantage. Ça irait.

Avant de repartir, Wallander demanda s'il y avait d'autres candidats. En effet, oui, répondit l'agent en prenant un air soucieux comme s'il souhaitait à titre personnel que Wallander emporte le morceau tout en laissant entendre qu'il devait se décider sur-le-champ. Mais Wallander n'avait aucune intention d'acheter le cochon dans un sac, pour reprendre une vieille expression paysanne. Il parla à un collègue dont le frère travaillait dans le bâtiment, et réussit à convaincre ce dernier de venir voir la maison dès le lendemain. Le frère ne trouva pas d'autres défauts que ceux qu'il avait déjà repérés. Dans la foulée il se rendit chez son

banquier, qui déclara qu'on voulait bien lui accorder le prêt qui lui permettrait d'acheter la maison. Pendant toutes ces années passées à Ystad, Wallander avait mis de l'argent de côté, de façon distraite mais régulière. Il s'avérait à présent que cette somme constituerait un apport personnel suffisant.

Ce soir-là, dans sa cuisine, il s'attela à une estimation budgétaire détaillée. Il ressentait confusément la situation comme solennelle. Vers minuit, sa décision était prise : il allait l'acheter, cette maison qui portait le nom spectaculaire de Svarthöjden¹. Il était tard mais il appela quand même Linda, sa fille, qui habitait elle aussi à Ystad, dans une zone résidentielle récente près de la sortie vers Malmö. Elle ne dormait pas encore.

– Viens, dit Wallander. J'ai des nouvelles.

– En pleine nuit ?

– Je sais que tu ne travailles pas demain.

Il avait été extrêmement surpris, quelques années plus tôt, quand Linda lui avait révélé sur la plage de Mossby Strand qu'elle avait l'intention de suivre ses traces et d'entrer dans la police. Il n'avait pas mis longtemps à s'apercevoir que cette décision de sa fille le rendait heureux. D'une manière confuse, elle lui semblait donner un sens nouveau à toutes ces années de labeur. Ses études terminées, Linda avait été affectée au commissariat d'Ystad. Les premiers mois, elle avait habité chez lui, dans l'appartement de Mariagatan. Ça ne s'était pas très bien passé. Il était comme un vieux chien, perclus d'habitudes, et il avait d'autre part un peu de mal à la considérer comme une adulte. Leur relation avait été sauvée par le gong, quand elle s'était enfin déniché son propre appartement.

1. Mot à mot : « la hauteur noire ».

Cette nuit-là, il lui fit part de ses intentions. Le lendemain, elle l'accompagna jusqu'à la maison et déclara sur-le-champ qu'il devait l'acheter, cette maison-là et aucune autre, au bout de ce chemin, sur cette hauteur, avec ce paysage qu'on voyait, de là-haut, ondoyer jusqu'à la mer.

– Le fantôme de grand-père viendra s'y installer à coup sûr, dit-elle. Mais ce n'est pas la peine d'avoir peur. Il sera comme une présence protectrice.

Ce fut un grand moment, un moment heureux dans la vie de Wallander, que celui où il signa l'acte de vente et se retrouva dans la foulée debout sur le trottoir, un énorme trousseau de clés à la main. Il emménagea le 1^{er} novembre après avoir repeint deux pièces – mais renoncé à remplacer la gazinière. Il quitta Mariagatan sans l'ombre d'un regret et convaincu d'avoir fait le bon choix. Le jour où il prit possession de sa nouvelle maison, il soufflait un beau vent de tempête du sud-est.

Dès ce premier soir, la tempête provoqua une coupure de courant générale. En un instant il fut plongé dans un noir d'encre. Les poutres craquaient et gémissaient sous les assauts du vent, et soudain il s'aperçut aussi qu'à un certain endroit la pluie gouttait dans la maison. Mais il ne regrettait rien. C'était là et pas ailleurs qu'il devait vivre.

La cour comportait un chenil. Petit, Wallander avait toujours rêvé d'avoir un chien. À treize ans, alors qu'il avait renoncé à tout espoir, ses parents s'étaient enfin décidés à lui en offrir un. Une, plutôt. Et il avait aimé cette chienne plus que tout au monde. Plus tard dans la vie, il s'était fait la réflexion que Saga – sa chienne – lui avait appris ce qu'était l'amour. Saga n'avait que trois ans lorsqu'elle fut écrasée par un poids lourd. Le choc et le chagrin qu'il en conçut n'avaient aucun équivalent dans tout ce qu'il avait pu

connaître jusque-là de l'existence. Plus de quarante ans après les faits, il pouvait encore se rappeler chacune des émotions chaotiques qui l'avaient habité alors. *La mort frappe*. Au sens propre, il voyait un poing d'une puissance effroyable s'abattant sans la moindre pitié.

Deux semaines après avoir emménagé dans sa nouvelle maison, il s'acheta un chiot. Un labrador noir. Pas de race pure, mais le propriétaire le décrivit malgré tout comme un chien de tout premier calibre. Wallander avait décidé à l'avance qu'il s'appellerait Jussi, en hommage à l'immense ténor suédois Jussi Björling, qui était l'un de ses héros.

Début décembre, il invita ses collègues du commissariat à pendre la crémaillère. Ce soir-là il y eut encore une panne de courant, mais entre-temps il avait constitué un stock de bougies et de vieilles lampes à pétrole héritées de son père. L'électricité revint au bout d'une heure à peine. Au final, ce fut une soirée que Wallander décida de garder en mémoire. Non, il n'était pas trop vieux pour oser changer de vie. Oui, il avait encore des amis, pas seulement des collègues qui auraient fait le déplacement mus par un douteux sens du devoir.

Tard dans la nuit, après le départ de ses derniers invités, il sortit se promener avec Jussi. Il avait emporté une torche électrique pour ne pas trébucher dans le noir, car il était loin d'être sobre et de nombreux fossés particulièrement traîtres entouraient les champs qui, l'été venu, s'illumineraient du jaune des colzas. Il lâcha Jussi, qui disparut illico dans la nuit. Le ciel était froid et limpide, le vent ne soufflait plus. Les lumières d'un navire scintillaient, minuscules, sur l'horizon. Et me voilà, pensa-t-il. J'ai osé partir. J'ai

même un chien à moi. Reste une question. *Qu'est-ce que je fais maintenant ?*

Jussi se matérialisa soudain devant lui telle une ombre silencieuse émergeant de l'obscurité. Mais il n'avait pas de réponse à fournir à la question de Wallander.

Près de quatre ans plus tard, début 2007, il revécut en rêve cet instant où il avait adressé sa question à la nuit immense, après la fête donnée dans sa nouvelle maison. Elle est toujours d'actualité, pensa-t-il au réveil. Quatre années se sont écoulées depuis, et je ne sais toujours pas où je vais.

C'était un mardi, quelques jours après l'Épiphanie. Au cours de la nuit, une tempête de neige avait traversé le sud de la Scanie avant de s'éloigner au-dessus de la Baltique. L'accès de la maison était bloqué par la neige. Peu après six heures, il était à pied d'œuvre en train de déblayer sa cour, pendant que Jussi reniflait fiévreusement des traces de lièvre sur le talus bordant le champ mitoyen enseveli sous la blancheur. Wallander allait commencer la journée par une visite chez le médecin qui surveillait son diabète. Quand le diagnostic avait été posé, dix ans plus tôt, on lui avait recommandé dans un premier temps de modifier ses habitudes alimentaires, de bouger davantage et de ne pas oublier ses médicaments. Mais depuis quelques années, il devait aussi s'administrer des injections quotidiennes d'insuline. Après la visite chez le médecin, il reprendrait l'enquête qui le mobilisait entièrement depuis début décembre. Un couple de personnes âgées, un armurier et sa femme, avait été agressé par des cambrioleurs qui les avaient brutalisés sauvagement avant de repartir avec une grande quantité d'armes. Le mari était à l'hôpital, plongé dans un coma artificiel, entre la vie et la mort. La femme, elle,

était consciente. Mais elle avait eu le crâne fracturé et avait perdu l'usage d'un œil. Wallander, qui avait été parmi les premiers sur les lieux – une belle maison avec un grand jardin, à une dizaine de kilomètres au nord d'Ystad –, avait été choqué par la violence inouïe qu'on avait fait subir au vieux couple. Ils avaient été battus jusqu'à perdre conscience, puis ficelés à l'aide d'une corde et laissés pour morts.

Le mari, qui s'appelait Olof Hansson, gérant son activité depuis son domicile. C'était une affaire familiale qu'il avait héritée de son père. Avec sa femme, Hanna, ils avaient acquis une belle collection de revolvers et de pistolets, dont plusieurs pièces uniques. Les cambrioleurs s'étaient montrés très organisés. En compagnie du procureur Erik Petré, Wallander et les autres enquêteurs du groupe avaient visionné les images prises par les caméras de surveillance. Ils avaient dénombré cinq individus, tous masqués. L'une des caméras avait saisi l'instant où une trique s'abattait sur la nuque d'Olof Hansson ; un gémissement étouffé avait parcouru l'assistance.

Cela avait rappelé à Wallander le cas d'un autre couple de vieux, assassinés à Lenarp près de vingt ans auparavant. Dans son calendrier personnel, cette enquête-là demeurait l'une des plus dures qu'il ait eu à mener pendant toutes ces années à Ystad. Deux demandeurs d'asile étaient passés à l'attaque après avoir vu le vieil agriculteur retirer une forte somme d'argent dans une agence bancaire. Il avait l'impression de revoir la même scène ; une horreur qui se répétait. L'histoire ancienne venait se mêler à l'affaire en cours ; c'était la même violence bestiale, une brutalité qui l'effrayait toujours autant, maintenant comme alors.

Cela faisait plus d'un mois qu'ils s'efforçaient de retrouver les agresseurs. Les premières semaines, ils

n'avaient pas eu la moindre piste fiable. Aux yeux de Wallander, la parfaite organisation de ce crime constituait toutefois une piste en soi. Ces individus figuraient très vraisemblablement déjà dans leurs fichiers. Il s'était rendu un soir à Hässleholm pour rencontrer un certain Rune Berglund dans un endroit discret, non loin du stade municipal. Berglund avait un passé de cambrioleur et avait également été condamné deux fois pour violences aggravées. Puis un beau jour, à la surprise générale, il avait eu une révélation religieuse et mis fin à sa carrière de délinquant. Bien que n'étant plus actif dans le milieu, il conservait un vaste réseau de contacts. Wallander avait eu vent de ses compétences d'informateur grâce à un collègue de la brigade criminelle de Malmö. Depuis, il faisait parfois appel à lui quand il avait besoin d'un renseignement précis. Le prix était toujours le même, deux billets de cent pour la quête. Berglund, il le savait, travaillait de sept à seize heures dans une usine de pneus et consacrait le reste de son temps à l'église évangélique qui lui avait permis de rencontrer Jésus. Ou peut-être, pensait Wallander, était-ce le contraire ? Jésus qui avait rencontré Rune Berglund ? En tout cas, il ne doutait pas un instant que ses deux cents couronnes iraient aux bonnes œuvres.

Berglund ne se montra guère surpris quand Wallander lui parla de l'affaire ; le spectaculaire vol d'armes avait été amplement couvert par les médias. L'ancien cambrioleur y voyait un travail de commande pour un donneur d'ordre étranger. Olof Hansson possédait un système d'alarme sophistiqué, mais ce n'était rien comparé à ce qu'on trouvait sur le continent¹. Pour des gens aguerris, la villa de Hansson pouvait donc appa-

1. En suédois, « le continent » désigne communément toute partie de l'Europe située au sud de la Suède.

raître comme une cible relativement facile. Berglund promit de le contacter si jamais il apprenait quelque chose. Et de fait, le 23 décembre, il lui téléphona pour l'informer qu'il pouvait bien s'agir d'une équipe mixte composée de Suédois et de Polonais loués pour l'occasion.

Olof Hansson mourut le lendemain. L'affaire passa alors du statut de vol avec violence à celui de meurtre. L'essentiel du travail d'enquête avait été confié à deux femmes : Ann-Louise Edenman, originaire de Lund, et Kristina Magnusson, qui avait fait le même parcours que Wallander, de Malmö à Ystad. Sans qu'il y ait eu la moindre décision officielle en ce sens, c'était Wallander qui les cornaquait, de la même manière qu'à ses débuts à Ystad lui-même avait eu pour mentor le très expérimenté commissaire Rydberg – jusqu'au jour où celui-ci avait finalement été emporté par un cancer. Wallander avait toujours regretté Rydberg. Il y avait eu de longues périodes où il pensait à lui presque chaque jour. Il lui arrivait encore parfois d'aller déposer une fleur sur sa tombe, quand il était aux prises avec une enquête particulièrement difficile. Il restait planté là devant la pierre nue à s'interroger sur ce que Rydberg aurait fait à sa place. À présent, face à Edenman et à Magnusson, il se demandait si un jour elles s'interrogeraient sur ce que Wallander aurait fait à leur place dans la même situation.

Il n'en savait rien. Au fond, il ne tenait sans doute pas à le savoir.

Puis, le 12 janvier, la vie de Wallander bascula. D'abord, il y eut une percée dans l'enquête. Kristina Magnusson déboula dans son bureau où il épluchait tristement quelques rapports envoyés par la brigade criminelle de Stockholm à propos de différents vols d'armes. Rien qu'à la tête de Kristina, il comprit qu'il

y avait du nouveau. Il avait l'impression de se voir ; il lui arrivait encore de s'engouffrer ainsi sans crier gare dans les bureaux des collègues.

– Hanna Hansson s'est mise à parler !

– Et que dit-elle ?

– Qu'elle a reconnu au moins deux des agresseurs.

– Ils étaient pourtant masqués.

– Elle dit que leurs voix lui étaient familières. Ces deux hommes étaient déjà venus chez eux pour affaire.

– Sans masque, cette fois ?

Kristina Magnusson acquiesça.

– On pourrait donc les retrouver sur les enregistrements des caméras de surveillance ?

– Ce n'est pas impossible.

– Tu es certaine qu'elle ne se trompe pas ?

– Elle me fait l'effet d'avoir toute sa tête. Et elle est sûre de son fait.

– Sait-elle que son mari est mort ?

– Non. Ses deux filles se relaient à son chevet, mais les médecins leur ont demandé de ne rien lui dire pour l'instant.

– Ça ne sert à rien, dit Wallander. Si elle est aussi lucide que tu le dis, elle sait déjà. Elle le voit dans leurs yeux.

– Tu crois donc qu'on peut lui avouer la vérité ?

Wallander se leva.

– Je crois juste qu'elle sait ce qu'il en est. Depuis combien d'années étaient-ils mariés ? Quarante-sept ? Bien. Alors on rassemble tous les collègues disponibles et on commence à visionner les images.

Il était déjà dans le couloir, dans le sillage de Kristina Magnusson – qu'il aimait bien, en secret, regarder de dos –, quand le téléphone sonna sur son bureau. Il hésita, revint sur ses pas ; c'était Linda. Elle était de repos après avoir travaillé la nuit de la Saint-Sylvestre,

qui avait été spécialement agitée à Ystad, avec son lot de bagarres familiales et de violences.

– Tu as un moment ?

– Non. Nous allons peut-être réussir à identifier certains auteurs du vol d'armes.

– Il faut qu'on se voie.

Elle parlait d'une voix tendue. Il s'inquiéta aussitôt, comme chaque fois qu'il croyait qu'il lui était arrivé quelque chose.

– C'est grave ?

– Pas du tout.

– On peut se voir à treize heures, si tu veux.

– Mossby Strand ?

Wallander crut qu'elle plaisantait.

– Tu veux que j'apporte mon maillot de bain ?

– Non, sérieusement. Mossby Strand. Sans maillot.

– Qu'est-ce qu'on va faire là-bas ? Par ce froid ?

– Treize heures. J'y serai. Tu as intérêt à y être aussi.

Elle raccrocha avant qu'il ait pu poser d'autres questions. Il resta planté là, le combiné à la main, à se demander ce qu'elle lui voulait. Puis il se rendit dans la salle de réunion qui abritait leur meilleur poste télé et passa deux heures à regarder les séquences filmées par les caméras de surveillance d'Olof Hansson. Vers midi et demi, il en restait à peu près la moitié à visionner ; Wallander se leva en disant qu'ils pourraient reprendre à quatorze heures. Martinsson – celui de ses collègues avec lequel il avait travaillé le plus longtemps – en resta comme deux ronds de flan.

– Tu veux arrêter ? En plein boulot ? Tu n'as jamais respecté la pause déjeuner, que je sache...

– Je ne vais pas déjeuner. J'ai rendez-vous.

Il sortit précipitamment en pensant qu'il avait été trop sec. Plus qu'un collègue, Martinsson était un ami. Quand Wallander avait donné sa fête de pendoison de crémaillère à Löderup, c'était tout naturellement

Martinsson qui avait prononcé le discours – un discours qui s'adressait à la fois à lui, à son chien et à sa maison. Nous sommes comme un vieux couple, pensait-il en quittant le commissariat. Un vieux couple méritant qui se chamaille, histoire de rester en forme.

Il alla récupérer sa voiture, la nouvelle Peugeot qu'il avait depuis quatre ans, et prit la route. Combien de fois ai-je déjà couvert ce trajet ? Combien de fois encore ? En attendant que le feu passe au vert, il se rappela une histoire que son père lui avait racontée autrefois, à propos d'un cousin qu'il n'avait pour sa part jamais rencontré. Le cousin était capitaine de ferry dans l'archipel de Stockholm. Une courte traversée entre deux îles, pas plus de cinq minutes de quai à quai, d'année en année, toujours le même trajet. Un jour, il avait pété un câble. En cette fin d'après-midi du mois d'octobre, le ferry était rempli de voitures et, soudain, le cousin avait mis le cap vers la haute mer. Il savait disposer d'assez de carburant pour atteindre l'un ou l'autre pays balte. Voilà ce qu'il raconta par la suite, après avoir été finalement neutralisé par les automobilistes en colère et par les gardes-côtes, qui avaient réussi à intervenir et à remettre le ferry sur le droit chemin. Mais, à part cela, rien. Il n'avait jamais fourni d'explication à son geste.

Wallander pensa qu'il le comprenait confusément.

Des nuages dispersés couraient dans le ciel au-dessus de la route où il roulait vers l'ouest, le long de la mer. Par la vitre latérale, il vit qu'un front orageux menaçait à l'horizon. Le matin même à la radio, on avait annoncé un risque de chute de neige en soirée. Peu avant la sortie vers Marvinsholm, il fut dépassé par un motard. Celui-ci agita la main et Wallander pensa pour la millièmes fois à l'une des choses qu'il redoutait le plus : que Linda puisse avoir un jour un accident de moto. Lorsqu'il l'avait vue arriver pour la

première fois sur sa Harley-Davidson flambant neuve aux chromes étincelants, il avait été complètement pris de court. Sa première réaction, une fois qu'elle eut ôté son casque, fut de lui demander si elle avait perdu la boule.

– Tu ne connais pas tous mes rêves, avait-elle répondu avec un grand sourire heureux. D'ailleurs moi non plus, je ne connais pas les tiens.

– Les motos n'en font pas partie.

– Dommage. On aurait pu partir ensemble.

Il était allé jusqu'à la supplier de l'autoriser à lui acheter une voiture et lui payer l'essence, à condition qu'elle se sépare de la moto. Peine perdue. D'ailleurs, il l'avait su d'entrée de jeu. Elle avait hérité de son entêtement, il pourrait essayer tous les stratagèmes, jamais il ne la ferait renoncer à sa Harley.

En s'engageant sur l'aire de stationnement de Mossby Strand, déserte et abandonnée sous la bourrasque, il l'aperçut aussitôt, cheveux au vent, casque sous le bras, au sommet d'une dune. Il coupa le moteur et resta assis à la regarder – sa fille dans sa combinaison de cuir sombre, avec les bottes sur mesure qu'elle s'était fait coudre dans une fabrique de Californie et qui lui avaient coûté presque un mois de salaire. Autrefois, pensa-t-il, c'était une petite fille qui s'asseyait sur mes genoux et moi, j'étais son héros. Maintenant elle a trente-six ans, elle est dans la police comme moi, elle a un cerveau qui va vite et un grand sourire. Que demander de plus ?

Il dut lutter contre le vent et le sable pour la rejoindre en haut de la dune. Elle lui sourit.

– Il s'est passé un truc ici. Tu t'en souviens ?

– Tu m'as annoncé que tu entrais à l'école de police. C'était ici.

– Essaie encore.

– Le canot ? Les deux hommes échoués ? Il y a tellement longtemps que je ne me souviens plus de l'année. Ces événements se déroulaient dans un autre monde, si on peut dire.

– Raconte.

– Ce n'est tout de même pas pour ça que tu m'as fait venir ?

– Raconte quand même !

Wallander désigna la mer d'un geste.

– Les pays qui étaient de l'autre côté... Nous ne savions pas grand-chose d'eux, à l'époque. Je crois que nous nous efforcions surtout de faire semblant qu'ils n'existaient pas. Les États baltes, nos voisins les plus proches, de l'autre côté – nous étions séparés d'eux, et eux de nous. Un jour, un canot pneumatique s'est échoué ici même. L'enquête m'a conduit à Riga, en Lettonie. J'ai fait une visite derrière ce rideau de fer qui n'existe plus. Le monde était différent alors. Ni pire, ni meilleur, mais très différent.

– Je suis enceinte. Je vais avoir un enfant.

Wallander en eut le souffle coupé. Il ne comprit pas tout d'abord ce qu'elle venait de lui dire. Puis il baissa les yeux vers le ventre dissimulé sous le cuir noir. Elle éclata de rire.

– Ça ne se voit pas encore, je n'en suis qu'au deuxième mois.

Par la suite, Wallander se rappellerait chaque détail de cette rencontre, où Linda lui avait fait sa grande révélation. Ils descendirent jusqu'au rivage, courbés face au vent. Elle lui dit tout ce qu'il voulait savoir. Quand il revint au commissariat, en retard d'une heure, il avait presque oublié l'enquête dont il avait la charge.

Juste avant qu'il ne recommence à neiger, vers dix-sept heures, ils réussirent à isoler l'image de deux hommes qui avaient sans doute participé au cambrio-

lage et au meurtre. Wallander résuma le sentiment général : ils avaient accompli un grand pas.

Alors que la réunion se terminait et que chacun rassemblait ses dossiers et ses documents, Wallander éprouva la tentation presque irrésistible de leur raconter quelle grande joie venait de le frapper à l'improviste.

Bien sûr, il ne dit rien.

Ce n'était tout simplement pas dans sa nature. En aucune circonstance il n'aurait laissé ses collègues l'approcher de si près.

Le 30 août 2007, peu après quatorze heures, Linda donna naissance à une fille. Un accouchement sans complications, et ponctuel par-dessus le marché, au jour indiqué par sa sage-femme de la maternité d'Ystad. Wallander, qui avait eu la prévoyance de prendre quelques jours de congé, essayait pendant ce temps d'obtenir l'équivalent d'un seau de ciment pour réparer des fissures dans le mur sous l'auvent. Il ne réussissait pas très bien, mais au moins il avait les mains occupées à quelque chose. Quand le téléphone sonna, il alla répondre, et quand il s'entendit dire qu'il pouvait désormais s'intituler grand-père, il fondit en larmes. Submergé par l'émotion, il fut quelques instants totalement sans défense.

Ce n'était pas Linda qui l'appelait, mais le père du bébé. Ne voulant pas se montrer vulnérable devant lui, Wallander se dépêcha de le remercier de l'avoir prévenu, le pria de saluer Linda de sa part et raccrocha aussitôt.

Ensuite il fit une longue promenade avec Jussi. La chaleur de la fin d'été s'attardait sur la Scanie. L'orage avait sévi au cours de la nuit et à présent l'air était frais et léger, après la pluie. Enfin il put s'avouer qu'il s'interrogeait depuis longtemps sur le fait que Linda n'avait jamais, de toutes ces années, exprimé le désir d'avoir un enfant. Elle avait trente-six ans révolus – un

âge beaucoup trop avancé pour devenir mère, d'après la façon de voir de Wallander. Mona était bien plus jeune quand elle avait eu Linda. Il avait suivi, de loin et discrètement, croyait-il, les liaisons successives de sa fille ; certains de ses hommes lui plaisaient plus que d'autres. Une fois, il avait été persuadé qu'elle tenait enfin le bon, jusqu'au moment où leur histoire s'était terminée, quasiment du jour au lendemain, et elle ne lui avait jamais expliqué pourquoi. Wallander et Linda avaient beau être proches, il y avait des sujets qu'ils n'abordaient jamais ensemble, même dans la plus grande intimité. Ce tabou invisible englobait la question des bébés.

Ce jour-là, à Mossby Strand, sur la plage balayée par le vent, elle lui avait parlé pour la première fois de l'homme avec qui elle allait avoir un enfant. Pour Wallander, la nouvelle de son existence arriva comme une surprise. Il avait cru qu'elle vivait à ce moment-là sans liaison stable. Mais il s'était trompé, et ce qu'elle lui raconta le surprit.

Linda avait rencontré Hans von Enke à Copenhague, lors d'un dîner de fiançailles chez des amis communs. Il était originaire de Stockholm, mais vivait depuis deux ans dans la capitale danoise, où il travaillait pour une compagnie financière qui s'occupait avant tout de *hedge funds*. Linda l'avait trouvé arrogant au cours de ce dîner ; il l'exaspérait, en gros, et elle lui avait rétorqué d'un ton assez agressif qu'elle, simple agent de police, gagnait un salaire minable et n'avait pas la moindre idée de ce qu'était un *hedge fund*. Elle n'était même pas sûre de savoir épeler le mot. À la fin du dîner, ils étaient partis ensemble pour une longue promenade dans la nuit, et à la fin de la promenade ils avaient décidé de se revoir. Hans avait deux ans de moins qu'elle, et pas d'enfants de son côté. Dès le début de leur relation il avait été entendu, de manière

tacite mais parfaitement claire, qu'ils allaient essayer d'en avoir ensemble.

Deux jours après la grande annonce, Linda arriva chez son père pour lui présenter son homme. Hans von Enke était un type grand, maigre, les cheveux clairsemés, les yeux bleu clair, le regard aigu. Face à lui, Wallander se sentit tout de suite perdre contenance. Sa façon de parler ne lui était pas familière et il se demandait, mal à l'aise, ce qui avait bien pu pousser Linda à le choisir pour compagnon. Quand elle avait mentionné son salaire, qui était trois fois celui de Wallander, sans compter le bonus annuel qui pouvait atteindre un million de couronnes, Wallander avait pensé sombrement qu'il ne fallait pas chercher plus loin : elle avait été attirée par l'argent. Cette idée l'avait mis dans un tel état de colère qu'à leur entrevue suivante, il lui avait carrément posé la question. La scène se passait dans un café du centre d'Ystad. Linda, folle de rage, lui avait balancé sa brioche au visage. Il l'avait rattrapée sur le trottoir et s'était excusé platement. Non, lui avait-elle expliqué ensuite, ce n'était pas l'argent. C'était un grand, un authentique amour, tel qu'elle n'en avait jamais connu auparavant.

Wallander résolut alors d'essayer de considérer son futur gendre avec plus de chaleur. Avec l'aide d'Internet et du conseiller bancaire de l'agence d'Ystad qui gérait ses économies, il se renseigna sur l'entreprise où travaillait Hans. Il apprit ce qu'était un *hedge fund* – et aussi un certain nombre d'autres notions qui formaient la base de l'activité d'une compagnie financière moderne. Quand Hans von Enke le convia à venir à Copenhague visiter les luxueux locaux de l'entreprise situés tout près du célèbre monument de Rundetårn, Wallander accepta. Après la visite, Hans l'invita à déjeuner ; et quand Wallander reprit la route d'Ystad, il était débarrassé du sentiment d'infériorité

qui avait rendu leur première rencontre si pénible pour lui. Il appela Linda de la voiture, pour lui dire qu'il commençait à apprécier l'homme qu'elle avait choisi.

— Il a un défaut, avait répondu Linda. Il a trop peu de cheveux. Mais le reste est bien.

— Je me réjouis à l'idée de lui montrer un jour mon bureau à moi.

— C'est fait. Il est venu au commissariat la semaine dernière. On ne te l'a pas dit ?

Personne, bien sûr, n'avait informé Wallander de quoi que ce soit. Ce soir-là, de retour chez lui, il s'attabla dans la cuisine et calcula, crayon en main, le revenu annuel de Hans von Enke. Le résultat le laissa pantois et fit resurgir son malaise diffus. Après toutes ses années de service, lui, Wallander, gagnait à peine quarante mille couronnes par mois. Et il considérait cela comme un salaire élevé. Enfin, ce n'était pas lui qui allait se marier. Que l'argent fasse ou non le bonheur de Linda, ce n'était pas son affaire.

Au mois de mars, Linda et Hans emménagèrent près de Rydsgård, dans une grande villa entièrement payée par Hans. Celui-ci commença à faire la navette quotidienne entre Rydsgård et Copenhague, pendant que Linda travaillait au commissariat comme d'habitude. Quand ils furent à peu près installés, elle rendit visite à son père et lui proposa de venir dîner chez eux le samedi suivant. Les parents de Hans seraient en visite, et souhaitaient rencontrer le père de Linda.

— J'en ai parlé à Mona, dit-elle.

— Elle va venir ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Je crois qu'elle est malade.

— Qu'est-ce qu'elle a ?

Elle le regarda longuement avant de répondre :

— L'alcool. Je crois qu'elle boit plus que jamais.

- Je ne le savais pas.
- Il y a beaucoup de choses que tu ne sais pas.

Wallander accepta bien entendu l'invitation à rencontrer les parents de Hans. Le père, Håkan von Enke, était un ancien capitaine de frégate, qui avait commandé aussi bien des sous-marins que divers bâtiments de surface, et qui avait eu pour spécialité la lutte anti-sous-marine. Linda croyait savoir, sans certitude, qu'il avait à une époque fait partie de l'état-major inter-armées. La mère de Hans se prénomma Louise et avait exercé jusqu'à sa retraite le métier de professeur de langues. Hans était fils unique.

– Je n'ai pas l'habitude de fréquenter les aristocrates, dit Wallander à Linda au téléphone.

– Ils sont plutôt normaux, en fait. Je crois que vous aurez beaucoup de sujets de conversation.

– Lesquels ?

– On verra bien. Ne sois pas si négatif.

– Je ne suis pas négatif. Je me pose des questions, c'est tout.

– On dîne à dix-huit heures. Sois ponctuel. Et n'amène pas Jussi, il ferait désordre.

– Jussi est un chien très obéissant. Quel âge ont-ils, les parents ?

– Håkan va avoir soixante-quinze ans, Louise est un peu plus jeune. Jussi n'obéit jamais ; tu es bien placé pour le savoir. Heureusement que tu as un peu mieux réussi mon éducation que la sienne.

Elle raccrocha sans lui laisser le temps de répondre. Il s'énerva un peu tout seul : elle s'arrangeait toujours pour avoir le dernier mot. Puis il se raisonna, et se pencha une fois de plus sur ses dossiers.

Une pluie fine d'une douceur inhabituelle pour la saison tombait sur la Scanie le samedi où Wallander prit sa voiture pour rencontrer les parents de Hans von

Enke. Il était à son bureau depuis le petit matin, occupé à revoir pour la énième fois les éléments de l'enquête sur le meurtre de l'armurier. Ils croyaient avoir identifié les agresseurs, mais les preuves manquaient. Je ne cherche pas une clé, pensa-t-il. Je cherche le lointain cliquetis d'un trousseau. À quinze heures, il avait à peine parcouru la moitié du dossier. Il rentra chez lui, dormit deux heures, puis entreprit de s'habiller. Linda avait dit qu'il trouverait peut-être les parents de Hans un peu formalistes à son goût, mais c'était justement pour ça qu'elle lui conseillait de mettre son plus beau costume.

— Je n'ai que celui que je mets pour les enterrements, avait grogné Wallander. Bon, je ne suis peut-être pas obligé de mettre une cravate blanche...

— Tu n'es même pas obligé de venir si ça doit te mettre dans des états pareils.

— Je plaisantais.

— Laisse tomber. Tu as au moins trois cravates bleues, tu n'as qu'à en choisir une.

Quand, vers minuit, Wallander monta dans le taxi qui devait le ramener à Löderup, il pensa que la soirée avait été bien plus agréable qu'il n'aurait pu l'imaginer. Le vieux capitaine de frégate et son épouse s'étaient révélés être de bons interlocuteurs. Wallander était toujours sur ses gardes avec les inconnus, persuadé, même s'ils le cachaient plus ou moins bien, qu'ils le méprisaient parce qu'il était policier. Mais il n'avait pas perçu cette condescendance chez les époux von Enke. Au contraire, lui semblait-il, ils avaient porté un intérêt sincère à son travail. En plus, Håkan von Enke avait formulé certaines opinions que Wallander était enclin à partager, à la fois quant à l'organisation de la police et quant à ses échecs dans certaines affaires criminelles bien connues. Il eut de son côté l'occasion de l'interroger sur le monde des

sous-marins et sur la marine suédoise en général, et il obtint en retour des réponses bien informées et divertissantes. Louise von Enke, elle, ne disait presque rien. Elle se contentait surtout d'écouter la conversation, un joli sourire aux lèvres.

Après avoir appelé le taxi, Linda le raccompagna jusqu'au portail. Pendant qu'ils traversaient la cour, elle lui prit le bras et inclina la tête contre son épaule. Elle ne faisait ça que quand elle était contente de lui.

– Je me suis bien comporté alors ?

– Mais oui. Tu vois bien que tu y arrives, quand tu veux.

– À quoi ?

– À bien te comporter. Et même à poser des questions intelligentes sur des sujets qui ne concernent pas la police.

– Ils m'ont bien plu, tous les deux. Mais je n'ai pas eu l'impression d'apprendre grand-chose sur elle.

– Louise ? Elle est comme ça. Elle ne parle pas beaucoup. Mais elle écoute mieux que nous tous réunis.

– Moi, elle m'a fait l'effet d'être un peu secrète.

Ils avaient franchi le portail et attendaient le taxi au bord de la route, abrités sous un arbre car une pluie fine continuait de tomber.

– Pour ce qui est d'être secret, dit Linda, je ne connais personne qui le soit autant que toi. Pendant des années, j'ai cru que tu cachais quelque chose. Maintenant je crois que, parmi tous les gens secrets, seuls quelques-uns sont dans ce cas.

– Et je n'en fais pas partie ?

– Je ne le pense pas. Je me trompe ?

– Non, sans doute. Mais peut-être a-t-on parfois des secrets qu'on ignore ?

Une lumière de phares se découpa au même moment dans l'obscurité. C'était un de ces engins aux allures

de minibus qui devenaient de plus en plus populaires parmi les compagnies de taxis.

– Je déteste ces bus, marmonna Wallander.

– Ne t'énerve pas. Je te rapporterai ta voiture demain.

– D'accord, je serai au commissariat à partir de dix heures. Bon, vas-y maintenant, retourne les voir et essaie de savoir ce qu'ils ont pensé de moi. Je veux ton rapport demain.

Elle arriva au commissariat peu avant onze heures.

– Bien, dit-elle en entrant dans son bureau, sans frapper, comme toujours.

– Quoi, « bien » ?

– Tu leur as plu aussi. Håkan a eu une drôle d'expression. Il a dit : « Ton père est un excellent acquêt pour la famille. »

– Je ne sais même pas ce que ça veut dire.

Elle laissa les clés de la voiture sur la table. Elle était pressée, car Hans et elle avaient prévu une excursion avec les futurs parents von Enke. Wallander jeta un regard au ciel, de l'autre côté de la fenêtre. Les nuages semblaient vouloir se dissiper.

– Vous allez vous marier ? demanda-t-il avant qu'elle ait eu le temps de disparaître.

– Ils nous poussent à le faire. Je te serais reconnaissante de ne pas t'y mettre aussi. On verra bien si on arrive à s'entendre.

– Mais vous allez avoir un enfant...

– Pour ça, on s'entend bien. Savoir si on va vivre ensemble le reste de notre vie, c'est une autre paire de manches.

Elle était partie. Wallander écouta l'écho rapide de ses bottes dans le couloir. Je ne connais pas ma fille, pensa-t-il. Autrefois je croyais que oui. Mais je vois bien qu'elle m'est de plus en plus étrangère.

Il alla à la fenêtre et contempla le vieux château d'eau, les pigeons, les arbres, le ciel bleu entre les nuages clairsemés. Soudain, il fut submergé par une inquiétude profonde ; une désolation qui se répandait autour de sa personne. Ou peut-être n'existait-elle qu'à l'intérieur de lui ? Comme s'il n'était plus, tout entier, qu'un sablier où le sable finissait de s'écouler en silence. Il observa les pigeons et les arbres jusqu'à ce que l'inquiétude le lâche. Puis il se rassit et continua de parcourir les rapports entassés sur son bureau.

Sept mois plus tard, à la mi-octobre, Wallander et ses collègues finirent par aller voir le procureur et lui demander de délivrer un mandat d'amener à l'encontre de quatre suspects. Parmi eux, deux étaient des citoyens polonais, identifiés grâce à la caméra de vidéosurveillance ; d'autre part, la police avait réuni un faisceau de preuves contre deux hommes de Göteborg liés à un réseau criminel dirigé par des immigrants originaires d'ex-Yougoslavie. Une fois de plus, Wallander repensa au terrible double meurtre de Lenarp commis près de vingt ans plus tôt. La révélation que les coupables étaient des étrangers avait conduit à l'époque à plusieurs crimes racistes, parmi lesquels des attaques contre des camps de réfugiés et le meurtre d'une personne complètement innocente. Ç'avait été une période épouvantable.

Au fil de cette enquête-ci, qui avait été longue, laborieuse, parfois désespérante, Wallander avait peu à peu pris la mesure de la compétence de ses deux plus proches collaboratrices. Son respect pour elles avait augmenté en proportion et il lui semblait avoir retrouvé un peu de l'énergie perdue au cours des dernières années. Kristina Magnusson en particulier l'impressionnait, par sa clairvoyance et son opiniâ-

treté. Cela ne l'empêchait pas de continuer à la lorgner secrètement dans les couloirs du commissariat.

Hanna Hansson était sortie de l'hôpital au cours de l'été. Wallander avait parlé à l'une de ses filles, qui dirigeait un haras près de Hörby.

— Elle va rester borgne, avait-elle dit. Et les médecins ne savent pas vraiment soulager ses douleurs dorsales. Mais le pire est ailleurs.

Silence.

— Dans la mort de son mari ? avait hasardé Wallander.

— Ça, c'est tellement évident qu'on n'a pas besoin de le dire. Je parle des dommages cachés.

Wallander ne comprenait pas où elle voulait en venir.

— La peur, avait-elle dit. Elle a peur des autres maintenant. Peur de sortir, peur de dormir, peur de rester seule. Comment guérit-on de ça ? Comment quelqu'un pourra-t-il jamais être puni pour ça ?

— Un bon procureur peut convaincre les juges de l'existence de circonstances aggravantes.

La fille avait secoué la tête. Elle doutait et, au fond de lui, Wallander doutait aussi. Les tribunaux suédois le consternaient souvent par leur frilosité à qualifier la gravité d'un crime.

— Retrouvez-les et arrêtez-les, avait-elle dit en quittant le bureau de Wallander. Il faut qu'ils paient.

Wallander conduisit lui-même les premiers interrogatoires avec les deux Polonais. Ils étaient jeunes, à peine plus de vingt ans. Pleins de morgue, ils lui avaient fait savoir par interprète interposé qu'ils n'avaient rien à voir avec le vol d'armes, qu'ils n'étaient même pas en Suède au moment des faits et qu'ils n'avaient pas l'intention de répondre à ses questions. Wallander, qui avait envie de leur distribuer des baffes, garda un calme glacial. Petit à petit, il réussit à entamer les défenses de l'un, qui, un jour de

novembre, commença soudain à passer aux aveux. Après, tout alla très vite. Lors d'une descente dans un appartement de Staffanstorp, la police découvrit plus de la moitié des armes volées. Quatre autres furent retrouvées dans un logement de la banlieue de Stockholm. Quand s'ouvrit le procès, en décembre, il n'en manquait plus que trois. Ce jour-là, Wallander rassembla ses troupes dans l'une des salles de réunion du commissariat et leur offrit le café et la brioche. Son intention était de prononcer quelques paroles de félicitations, mais il perdit ses moyens et la conversation tourna finalement autour des négociations salariales en cours et de leur mécontentement commun concernant les dernières dispositions en date de la direction centrale, toujours aussi arbitraire et capricieuse dans son choix des priorités.

Wallander fêta Noël avec Linda et Hans. Il considérait sa petite-fille, qui n'avait toujours pas de prénom, avec émerveillement et une joie silencieuse. Linda affirmait qu'elle lui ressemblait, elle avait ses yeux ; mais Wallander, malgré ses efforts, ne voyait rien de tel.

— Il faudrait lui donner un nom, à cette petite, dit-il alors qu'ils partageaient une bouteille de vin le 24 au soir.

— Patience.

— Nous croyons que son nom va se présenter de lui-même, expliqua Hans.

— Pourquoi est-ce que je m'appelle Linda ?

— Ça vient de moi, répondit Wallander. Mona voulait te donner un autre nom, je ne me souviens plus lequel. Mais pour moi, tu as été une Linda d'entrée de jeu. Ton grand-père, lui, voulait que tu t'appelles Vénus.

— Quoi ?!

– Il n'était pas toujours dans son état normal, comme tu le sais. Pourquoi ? Ton nom ne te plaît pas ?

– Si, c'est un bon nom. Et ne t'inquiète pas. Si nous nous marions, je n'en changerai pas. Je ne serai jamais une Linda von Enke.

– Je devrais peut-être prendre le nom de Wallander, dit Hans. Mais je crois que mes parents ne seraient pas d'accord.

Entre Noël et le Nouvel An, Wallander se consacra à trier la paperasse accumulée au cours de l'année. Une habitude qu'il avait prise autrefois, manière de faire place à l'année à venir. Début janvier, on connaissait le verdict dans l'affaire du vol d'armes. Wallander avait parlé au procureur, qui avait demandé la peine maximale prévue par la loi pour chacun des prévenus. Les avocats de la défense n'avaient pas eu grand-chose pour contre-attaquer. Il avait donc une chance raisonnable de pouvoir soutenir le regard de la fille de Hanna Hansson si jamais il la croisait à l'avenir.

Ce pronostic fut confirmé. Les juges se montrèrent sévères. Les deux Polonais, reconnus coupables de violences aggravées ayant entraîné la mort, furent condamnés à huit ans de réclusion. Wallander était convaincu que l'appel n'aboutirait pas à une réduction significative de leur peine.

Le soir du verdict, Wallander décida de rester chez lui et de regarder un film. Il s'était offert une antenne parabolique, qui lui donnait accès à de nombreuses chaînes de cinéma. En quittant le commissariat, il emporta son arme de service dans l'idée de la nettoyer. Il avait pris du retard dans ses exercices de tir ; il faudrait s'y remettre début février au plus tard. Son bureau n'était pas encore parfaitement net, mais en même temps aucune enquête pressante ne monopolisait son attention. C'est le moment où jamais, pensa-t-il.

Ce soir, je peux regarder un film, demain il sera peut-être trop tard.

Une fois rentré à Löderup, et après qu'il eut fait un tour avec Jussi, l'agitation intérieure prit cependant le dessus. Il lui arrivait parfois d'être submergé par un sentiment d'abandon, dans sa maison solitaire au milieu des champs. Comme une épave, pouvait-il penser. Je suis échoué ici, dans la terre grasse. En général, son agitation ne durait qu'un temps. Mais, ce soir-là, elle persista. Il s'assit à la table de la cuisine, déplia un vieux journal et entreprit de nettoyer son arme. Quand ce fut fait, il n'était que vingt heures. D'où lui vint l'impulsion ? Il n'en avait aucune idée, mais sa décision était prise. Il se changea, reprit sa voiture et retourna à Ystad. En hiver, la ville était presque déserte, surtout les soirs de semaine. Il y avait au grand maximum deux ou trois bars et restaurants ouverts. Laissant la voiture, il se rendit dans un restaurant sur la place centrale. Les clients étaient peu nombreux. Il choisit une table dans un angle, commanda une entrée et une bouteille de vin. Mais d'abord, il avala un apéritif. Puis un deuxième. Avaler, c'était le mot juste – il versait l'alcool dans son organisme dans l'espoir de mettre une sourdine à l'inquiétude. Quand le plat arriva et que le serveur remplit son verre de vin, il était déjà ivre.

– Il n'y a personne, commenta Wallander. Où sont-ils tous passés ?

– En tout cas, ils ne sont pas ici. Bon appétit.

Wallander se contenta de picorer le contenu de son assiette. En revanche, il vida la bouteille de vin en moins d'une demi-heure. Il dénicha son portable et regarda tous les numéros qui étaient en mémoire. Il avait envie de parler à quelqu'un, mais qui ? Puis il rangea le téléphone en pensant qu'il n'avait pas envie de faire savoir aux gens qu'il était plein comme une

barrique. La bouteille était vide, et il avait déjà largement son compte. Mais quand le serveur vint lui dire qu'ils allaient bientôt fermer, il commanda malgré tout un café et un cognac. En se levant, il faillit perdre l'équilibre. Le serveur l'observait d'un air las.

— Taxi, dit Wallander.

Le serveur partit téléphoner — un appareil mural, fixé à côté du comptoir. Wallander tanguait sur place. Le serveur raccrocha et hocha la tête dans sa direction.

Wallander se retrouva sur le trottoir dans un vent glacial. Le taxi arriva, il monta à l'arrière. Il s'était presque endormi quand la voiture freina devant sa porte. Il laissa ses vêtements en vrac sur le sol et s'endormit à peine couché.

Une demi-heure plus tard, un homme se présenta au commissariat. Choqué et en colère, il demanda à parler à un policier de garde. Par coïncidence, celui-ci se trouva être Martinsson.

L'homme raconta qu'il travaillait comme serveur dans un restaurant de la ville. Et il posa sur la table un sac en plastique, qui se révéla contenir une arme en tout point semblable à celle que portait Martinsson.

Le serveur put aussi donner le nom du client, dans la mesure où Wallander était devenu avec les années un personnage connu dans la ville.

Martinsson enregistra la main courante. Après le départ de son visiteur, il resta un long moment assis, songeur.

Comment Wallander avait-il pu oublier son arme de service au restaurant ? Et pourquoi l'avait-il emportée ?

Il regarda sa montre. Minuit passé de quelques minutes. Il aurait dû l'appeler, mais y renonça.

Ça attendrait le lendemain. La suite prévisible des événements ne lui inspirait que du malaise.

Quand Wallander arriva au commissariat le lendemain, un message de Martinsson l'attendait à la réception. Il jura en silence ; il avait la gueule de bois et envie de vomir. Si Martinsson voulait lui parler de suite, ça ne pouvait signifier qu'une chose : il s'était passé un truc grave. Si seulement ç'avait pu attendre quelques jours ou même quelques heures... À l'instant, il n'avait qu'une envie, fermer la porte de son bureau, décrocher le téléphone et continuer à dormir, les pieds sur la table. Il ôta sa veste, vida une bouteille d'eau minérale entamée qui traînait puis se rendit tout droit chez Martinsson, qui occupait le bureau qui avait été autrefois le sien.

Il frappa et entra. En voyant la tête de son collègue, il comprit que c'était grave en effet. Wallander était capable d'interpréter en toutes circonstances les états d'âme de Martinsson, ce qui était important vu que celui-ci oscillait sans cesse entre une énergie presque euphorique et un abattement morose.

Il s'assit dans le fauteuil des visiteurs.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Tu veux me dire que tu ne le sais pas ?

— Non. Pourquoi, je devrais ?

Martinsson ne répondit pas. Il dévisageait Wallander, qui sentait sa nausée s'aggraver de seconde en seconde.